

## Discours de Rentrée académique 2003-2004 du Recteur Willy Legros— 17 septembre 2003

Dialogue des cultures ? Civilisation universelle !



L'homme fait partie du monde. Il n'y a rien de plus évident et banal comme constat. C'est d'ailleurs peut-être la seule vérité sur laquelle toute l'humanité veuille bien s'accorder. L'homme fait partie du monde, mais, derrière cette évidence, la vie des êtres humains se décline en une multitude de réalités qui se succèdent à travers le temps et dans l'espace. Elles se traduisent tant en théories qu'en pratiques diverses, plus souvent opposées que complémentaires. Le monde de l'un n'est pas le monde de l'autre. C'est une réalité de l'histoire et de la géographie. Et c'est bien là le problème. Cette source de diversité n'a jamais cessé d'être source de malentendus. Chaque groupe, chaque société, chaque interprétation du monde ont en effet rarement résisté à la facilité de se concevoir comme meilleurs, plus forts ou plus justes. Il en a régulièrement résulté des conflits, des tentatives de domination voire d'élimination des uns par les autres.

Les justifications n'ont pas manqué, souvent religieuses, toujours idéologiques et, partant, totalitaires. Elles récupèrent, chacune à leur profit, la nécessité de faire triompher leur idée propre du bien et du mal. La diversité des conceptions est au départ liée à la dispersion des sociétés et à l'élaboration de références culturelles particulières.

Cultures, habitudes, traditions sont de puissants éléments d'intégration. Ils permettent aux membres d'une même communauté de se reconnaître aisément. Mais, dans le même temps, ces éléments les stigmatisent et les font apparaître aux yeux des autres comme des étrangers. Or cet étranger, dans le meilleur des cas, on le tolère. Mais pour des raisons qui vont de la simple incompréhension aux luttes de pouvoir, il peut aussi devenir objet de défiance ou de haine. La tolérance elle-même est un concept d'apparence généreuse mais, si l'on y réfléchit bien, assez équivoque. Elle n'empêche pas, en effet, de maintenir l'autre dans un statut de dépendance et de soumission que l'on imagine à tort librement consenti. Cela permet d'éviter l'affrontement direct tout en ne réglant rien du délicat problème de l'équité, du vrai partage des biens et des responsabilités civiques.

Le monde, à travers l'histoire, est un monde fait de diversités. Les relations entre sociétés y reposent hélas souvent sur des rapports de forces, d'intérêts politiques, économiques et stratégiques. La plupart des discours sur la civilisation, jusqu'à la deuxième moitié du XXe siècle, ont été des discours civilisateurs, des discours qui, au nom du progrès moral, technique et social, ne faisaient en fin de compte que justifier la domination de l'homme par l'homme.

Depuis le 18e siècle, nous avons placé l'homme au centre du monde. Cette position fondamentale pour la démocratie est aujourd'hui sérieusement remise en question tant par les admirateurs du veau d'or que par les adeptes d'un dieu jaloux, sectaire et vindicatif.

Mais d'abord qu'est ce que la civilisation ? N'en déplaise aux simplificateurs et aux amateurs d'idées toutes faites, il s'agit d'une notion complexe. Son utilisation est loin d'être toujours innocente. Les Lumières du XVIIIe siècle vont y voir un idéal universel. Un mouvement humaniste qui finirait par rassembler tous les individus et toutes les populations. Idéal généreux mais qui n'a pas tardé à servir des visées impérialistes. La colonisation a souvent trouvé dans le prétexte de civiliser des peuples arriérés une justification commode.



La confusion entre civilisation et culture va permettre à certains de présenter de soi-disant " civilisations " comme des blocs indépendants, composés d'éléments et de valeurs distincts, voire opposés, et qui sont destinés tôt ou tard à s'affronter.

Or, cet affrontement sera d'autant plus inévitable si l'une des parties tend à confondre son idée de civilisation avec le processus d'uniformisation économique de la mondialisation. La mondialisation n'est pas une vérité transcendante qui apporterait à l'humanité le bonheur universel par la voie du libre-échange et de la libre-concurrence. La réalité est différente. La mondialisation n'est pas exempte d'idéologie. Elle voit essentiellement dans la liberté de l'homme la seule liberté d'accumuler des richesses, par tous les moyens. C'est une idéologie où la notion de progrès semble ne concerner que la technologie, le confort et l'accès à une prétendue civilisation des loisirs.

Il serait aussi vain que risqué de croire que le seul enrichissement économique et financier de la planète puisse donner une signification à l'existence. Les conditions mêmes dans lesquelles se réalise cette mondialisation économique montrent d'ailleurs combien elle est porteuse d'inégalités, d'injustices, de souffrances. A ce titre, elle n'exempte pas de réflexions et de projets politiques et intellectuels sur le sens de la vie en société. Ce n'est pas la mondialisation en tant que telle que nous dénonçons, puisque nous appelons de nos vœux la même civilisation pour tous. Ce que nous rejetons, c'est le mensonge du prêt-à-penser médiatique. C'est l'idée simpliste selon laquelle le but ultime de la vie et le bonheur de chacun se réduiraient à la consommation des biens matériels, de loisirs préformatés, justifiant le refus des responsabilités, voire des réalités. Si l'on y ajoute les théories en vogue sur la fin de l'histoire, les conditions sont ainsi réunies pour convaincre les populations que la mondialisation économique représente une espèce d'idéal, le stade ultime du développement des sociétés humaines censé apporter paix et prospérité à ceux qui s'y soumettront. Et malheur aux autres.



La réalité de la mondialisation n'est pas faite que de nouvelles opportunités économiques pour les travailleurs, les entreprises ou les actionnaires. La réalité est faite aussi de pauvreté et d'inégalités. Dans un tel contexte, que devient la valeur de l'homme si elle ne dépend plus que de sa capacité à gagner, à faire des autres des adversaires à dominer ou à éliminer ? Dans un tel contexte, que devient la notion de richesse si elle est dominée par le principe de création de biens matériels ? Que deviennent les arts, l'intelligence, le partage, le désintéret, la liberté, la fraternité ? Que devient l'amour même ?

Alors qu'une idée naïve proclame haut et fort que les conditions d'un monde idéal sont en train d'être réunies, il serait intéressant de se rappeler que la civilisation n'est pas un état achevé. C'est un phénomène dynamique qui suppose un dépassement, une remise en question permanents pour les individus et les sociétés. Faire de la civilisation une notion statique, correspondant à une zone géographique ou à une culture précise est à notre avis réducteur. Cela conduit inévitablement au grand danger qui nous menace actuellement. Faire de l'idée d'une économie mondialisée, contrôlée par des firmes multinationales, le principe même de la civilisation. Cela correspond, comme on peut l'observer, à la constitution d'un monde monopolaire dans lequel une minorité décide arbitrairement de ce qui est bon pour la majorité. On en revient ainsi à l'ethnocentrisme des colonisateurs d'antan.

Se civiliser, c'est pour l'individu comme pour la société, privilégier ce qui rapproche et ce qui a de plus " civil " en eux. C'est dépasser la barbarie et la violence au profit d'un développement humain toujours plus digne.

Cela se traduit aujourd'hui de manière aussi éclatante qu'inquiétante par la véritable croisade menée par le plus puissant chef d'Etat du monde sous le couvert d'une prétendue perfection démocratique et d'une mission de droit divin. La civilisation, dans ce cas, prend le visage d'un processus où la fin justifie les moyens, où la force finit par primer sur le droit. Il est remarquable de constater que les grandes entreprises de conquête et de domination ont toujours été justifiées par des principes présentés comme supérieurs et indiscutables.

Souvenons-nous des personnalités que nous avons accueillies en ces mêmes lieux il y a quelques années. Deux prix Nobel de la Paix, l'un israélien, l'autre palestinien, n'ont pas suffi à faire taire les intransigeants, les haineux, les intégristes. Foyer de civilisation d'une incomparable richesse, le Moyen-Orient est un lieu où les idéaux les plus élevés sont sacrifiés au nom des certitudes les plus bornées. Comme toujours, le profit que retire de ces situations une minorité sans scrupules est à la mesure d'un prix exorbitant de souffrances, de détresse et d'exclusion payé par la majorité.

Posons-nous à cette occasion la question des armes dites " intelligentes ". En quoi la capacité de dévaster la planète serait-elle plus " civilisée " que la machette des récents génocides ? Il y a de part et d'autre un point commun : la conviction qu'il est juste

d'éliminer ou de soumettre l'autre. En effet, de l'extermination des Indiens à la traite des noirs, de l'holocauste au Rwanda, les atrocités qui nous paraissent inconcevables ont toutes été commises sur base de prétendues vérités religieuses, politiques, économiques ou idéologiques.

La recherche de la vérité est un des plus formidables moteurs de l'existence humaine, mais rien n'est plus dangereux que de se convaincre de l'avoir trouvée ! Et surtout de considérer à être le seul à la détenir !



C'est à ce niveau qu'il faut considérer le rôle du savoir et de l'enseignement en particulier. Eduquer à la liberté, à la responsabilité et même à la compassion, c'est transmettre des valeurs mais c'est aussi transmettre une méthode critique pour comprendre la réalité qui nous entoure. Mais qui se soucie encore de l'éducation des valeurs ? Qui se soucie encore d'éduquer à la prudence intellectuelle quand la publicité et le sensationnalisme de médias mercantiles occupent de plus en plus la place désertée par les parents dans l'éducation des enfants ? L'école elle-même semble de plus en plus négligée et perdre pied dans un système qui privilégie la réussite individuelle et l'argent facile. Les dernières études internationales confirment, hélas, le recul de notre système éducatif dans la plupart des domaines.

Il en résulte une espèce de fuite en avant qui reporte sur l'enseignement supérieur en général et l'université en particulier la responsabilité d'une éducation digne de ce nom. Une telle éducation ne se borne pas à donner une instruction commercialisable ni à former des consommateurs dociles, pas plus que des citoyens apathiques. Elle vise à donner aux citoyens des compétences et surtout la capacité de porter par eux-mêmes un jugement raisonné sur la réalité des choses à travers le brouillard de l'information et de la désinformation. Cette ouverture du regard sur le monde se fonde à l'Université de Liège sur l'exercice du sens critique et des principes du pluralisme. Nous voulons ainsi garder l'humain et la problématique de sa destinée au centre de l'enseignement des connaissances. Mais cet humanisme fondamental est actuellement battu en brèche par des courants de pensée utilitaristes qui tendent à confondre recherche du savoir et recherche du profit. Le monde contemporain qui pouvait se croire libéré du joug des dogmes de toutes sortes, se retrouve au XXI<sup>e</sup> siècle l'esclave d'une foi aveugle dans la technologie et l'argent.





Dans ces conditions, la satisfaction du bien commun ne dépend plus de valeurs morales mais bien du bon vouloir de la minorité qui contrôle les richesses. Eriger en loi universelle les croyances d'un groupe ou les intérêts d'une nation conduit inévitablement à ne voir des autres que leurs différences et non leurs ressemblances. Il a été bien commode de considérer par le passé que les Indiens et même les femmes n'avaient pas d'âme. Cela a permis d'échafauder les théories racistes les plus absurdes et les plus épouvantables pour cautionner l'esclavage, pour cautionner les massacres et les déportations. De la même manière, la constante assimilation de certains peuples aux notions de menaces, de danger, de terrorisme, d'infidèle, justifie de nos jours aux yeux de certains des guerres et des actions qui ne visent qu'à dominer les peuples. La vraie démocratie n'a pas de prix. En revanche, les redéploiements géostratégiques auxquels on a pu assister en Afghanistan ou en Irak, par exemple, coûtent des centaines de millions de dollars. Ces sommes gigantesques seraient tellement plus utiles pour la santé, l'instruction et le bien-être de milliards d'êtres humains. L'amélioration de leur condition ne se justifie pas seulement au plan moral. Ce serait aussi bien plus efficace pour promouvoir la démocratie et donc la sécurité collective. Au-delà des intérêts de puissance qui les sous-tendent, ces conflits manifestent aussi une extraordinaire méconnaissance et le mépris même de l'autre.

Cette connaissance imparfaite et tronquée est popularisée par un discours médiatique aussi angélique que simpliste sur le respect des différences. Mais à force de ne voir en l'autre que ses différences, on oublie de le reconnaître comme le miroir de notre propre humanité, c'est à dire comme notre semblable, comme celui qui nous ressemble ! Tolérer la différence ne coûte pas cher, donne bonne conscience mais peut mener à la création de ghettos. Par contre, respecter l'autre comme un égal amène à remettre en évidence les valeurs qui président à une démocratie digne de ce nom.

Le marché n'est pas la démocratie. C'est, peut-être, une condition de prospérité matérielle. C'est surtout une compétition sans état d'âme qui fait des gagnants certes, mais bien davantage encore de perdants. Or en démocratie, tous sont censés jouir des mêmes droits et tous sont tenus d'exercer les mêmes devoirs civiques. Dans une vraie

démocratie, les hommes sont peut-être opposés par leurs opinions, mais ils sont rendus égaux et frères par une même qualité de citoyen. La démocratie est le lieu du dépassement des intérêts particuliers pour la sauvegarde du bien commun. Elle est enfin le lieu de l'amélioration de la condition humaine à travers le débat et non l'affrontement. S'autoproclamer " la meilleure démocratie du monde " ne suffit pas à être le dépositaire de valeurs qu'il faut à tout prix rendre universelles.

L'universalité de l'homme se trouve ailleurs. C'est elle qu'il importe de cultiver à travers les points de similitude des peuples. La pluralité des cultures, c'est bien plus que les métissages musicaux ou vestimentaires récupérés par l'industrie. La pluralité des cultures, c'est l'occasion d'un dialogue, d'un échange, d'une volonté de compréhension permanents. Ce dialogue auquel nous appelons n'est pas un but en soi. Il s'agit d'une méthode de coexistence pacifique, de compréhension et de rapprochement. Le concept de " choc " des civilisations qui sert efficacement les volontés de domination, militaires dans un premier temps, diplomatiques ensuite, économiques enfin ne résiste pas à l'idée d'une démocratie planétaire. Une vraie démocratie qui représenterait une espèce de dénominateur commun pour l'humanité par delà les particularités ; une démocratie qui apparaîtrait comme la fondation d'une civilisation universelle riche des apports de tous ses membres.



La prudence et le doute scientifiques devraient être dans cette optique beaucoup plus valorisés qu'ils le sont aujourd'hui. Faire des juristes, des ingénieurs et autres spécialistes pour répondre aux besoins du développement économique, c'est bien. Mais former des femmes et des hommes capables d'aller vers les autres, de les comprendre, de les aimer, de les aider est sans doute une ambition bien plus noble. Force est de reconnaître malheureusement que les obsessions budgétaires de nos dirigeants ont à cet égard des visées beaucoup trop étriquées, loin des projets de société ! Tant que la culture et les connaissances passeront après des loisirs faciles, voire sclérosants, et la vanité du sport spectacle, il sera permis d'être pessimiste.

C'est un renversement des valeurs qu'il est essentiel d'entreprendre aujourd'hui. Il importe que l'homme civilisé puisse soumettre ses passions à la raison pour pouvoir dialoguer avec ses semblables. Apollinaire disait : " si la civilisation n'est pas dans le coeur des hommes, alors elle n'est nulle part. "



J'en appelle pour cela à retrouver au fond de nous l'amour de l'autre, à retrouver le sentiment de fraternité, à retrouver la compassion et le désintérêt. J'en appelle à la paix, à la bienveillance ; j'en appelle au sens critique qui permet de relativiser notre propre importance ; j'en appelle à ces valeurs fondamentales pour la coexistence et la compréhension mutuelles. En cette rentrée académique, symbole de la reprise des activités d'éducation de l'université, j'en appelle à ce que notre institution s'affirme résolument comme une institution ouverte. Que notre Alma Mater soit vecteur d'éducation et de dialogue. J'en appelle à la responsabilité des enseignants ; j'en appelle à la responsabilité des chercheurs, de tout le personnel et des étudiants. C'est par notre engagement, nos attitudes et notre travail que nous devons contribuer à faire de l'idée de civilisation une valeur universelle de progrès. J'en appelle enfin à l'humanité présente en chacun d'entre nous pour rappeler avec force que, au-delà de la raison, c'est l'amour qui donne un sens à l'existence des hommes.

Willy LEGROS  
Recteur de l'ULg

---

URL: [http://www.ulg.ac.be/cms/c\\_29293/en/ra2003-discours-du-pr-willy-legros-recteur-de-l-universite-de-liege](http://www.ulg.ac.be/cms/c_29293/en/ra2003-discours-du-pr-willy-legros-recteur-de-l-universite-de-liege)

© ULg